

Lucien Suel

**FLACONS,  
FLASQUES, FIOLES...**

une douzaine d'histoires courtes

**louise bottu**

## **Prose du ver**

Au-dessous de la ceinture, mon corps s'est desséché. La partie supérieure qui me permet encore de considérer l'existence, est coincée dans une fourche d'un pêcher rabougri. Je vais mourir dans l'espace aérien, à deux mètres du sol. le sort est ironique.

J'avais identifié, près de la maison, un majestueux plant de datura. Je m'en étais préparé une importante décoction que j'avais goulûment absorbée. Je ne savais pas quel était mon animal-totem. La curiosité me poussait.

Je me tortillai un moment sur le sol, puis parvins à m'enfoncer sous une feuille de carton ondulé, détrempe par les récentes pluies. La fraîcheur de mon asile, la douceur de la terre meuble et le voisinage des cloportes m'enchantaient. Je me moulais entre deux rainures du carton dans la ténèbre protectrice. Mon occiput fouillait le sol spongieux, recherchait l'entrée de l'abdomen maternel. Je mâchais la terre arable, suçais les déchets organiques, filtrais les sels minéraux et les oligo-éléments. J'étais un boyau dans le boyau.

Soudain, la cuisante lumière du jour m'enveloppa. Je fus saisi par une main puissante. J'eus à peine le temps de me débattre que je tombai lourdement au fond d'une espèce de cuve en fer-blanc, au milieu d'un gluant amas de corps

enchevêtrés. L'obscurité se fit et je sentis que l'on nous transportait. Les sensations que me produisait le contact de tous ces corps nus emmêlés, étaient enivrantes. Je me roulais au sein de la masse dans un état d'excitation incroyable. Glissant sur le mucus, humant la chaude humeur des chairs amalgamées, je manquai défaillir. Je me faufilais dans ces méandres, me vautrais dans cette fiévreuse promiscuité, accrue par les mouvements chaotiques que le déplacement donnait à la cuve. J'étais emporté. Le voyage de rêve se termina abruptement.

En pleine lumière, je me convulsais dans le poing d'un inconnu. Un ignoble harpon de métal s'enfonça dans mon intimité. Mes muscles meurtris furent sauvagement retroussés à l'intérieur de mon corps qui, par son poids, s'empala le long de la tige acérée. Une sourde souffrance irradiia dans mon ventre. Le viol immonde n'épargna que le haut de mon corps. Désespérément, je secouais la tête. Mon persécuteur me lâcha et je me retrouvai pendu à cinquante centimètres du sol, dans le soleil. Le métal me brûlait l'intérieur. Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait. Je ne comprenais pas pourquoi j'étais encore en vie, encore conscient.

Le filin qui me retenait se déplaça. Un mouvement rapide se fit vers le bas. Je vis avec terreur que j'étais maintenant suspendu au-dessus d'une étendue aquatique. Je n'avais pas eu le temps d'envisager le pire qu'il s'était produit.

J'étais sous l'eau. Curieusement je ne m'étouffais pas. Ma situation était même moins désagréable. J'avais retrouvé une lumière moins violente, tamisée par la pellicule de lentilles qui recouvrait la surface de l'eau. Je pesais moins sur le câble à cause de la poussée d'Archimède, et la fraîcheur de l'élément liquide était bienfaisante à mes chairs tuméfiées par le pal.

Je commençais à m'habituer à l'idée d'une jouissance possible quand la gueule monstrueuse d'une tanche s'approcha de moi. Je tentais ridiculement de détourner mon visage, mais le mufle patibulaire me suivait continuellement. Je me laissai aller. Le museau humide s'approcha. Les lèvres de la créature se fermèrent autour de ma tête raidie. Une sensation de chaleur me saisit et la tanche recula doucement en gardant la bouche fermée. Ce massage inattendu me fit un bien extrême, d'autant que la bête recommença plusieurs fois son manège, me gobant de plus en plus profondément. Chaque fois que ses lèvres m'engloutissaient, je me forçais à l'immobilité, et même à une certaine rigidité, pour apprécier davantage la douceur du traitement.

À un moment, la tanche essaya de m'entraîner plus bas, vers le fond vaseux. Une douleur fulgurante me traversa. Je fus brutalement arraché à l'étreinte buccale. Je jaillis hors de l'eau à toute vitesse, entraîné par le câble. Je décrivis un grand arc de cercle et tombai dans les branches de ce pêcheur riverain.

Extrême était la souffrance qui me taraudait l'intestin. Des cris furieux m'assourdisaient. Des jurons innombrables faisaient vibrer l'air. Puis le silence revint. Mon ventre s'était déchiré. Le harpon d'acier s'était détaché.

J'avais retrouvé une certaine liberté. Mais à quel prix ? Mon intégrité physique avait été bafouée. Je ne maîtrisais plus mes fonctions digestives. Et surtout, j'étais loin au-dessus du sol, incapable de rejoindre ma terre. Le soleil, heureusement, cautérisait mes blessures.

Depuis des heures, je suis là, à demi-desséché, complètement hébété. C'est un forficule qui me montre le chemin de la vie, me donne l'illumination. En le voyant s'extirper d'une pêche à moitié mûre, je comprends où est mon salut. Je me traîne au bord d'une craquelure du fruit, me glisse péniblement à l'intérieur. Je retrouve l'humidité, l'obscurité et la nourriture.

La vie est belle.

Le ver est dans le fruit.

**Le compère**

Je me suis éveillé d'un coup. Ce rêve est sans aucun doute, l'un des plus étranges à avoir traversé mes nuits. J'allume la lampe de chevet et il est toujours totalement présent dans mon esprit. Qui plus est, j'ai sous les yeux et sur la table de nuit, les éléments réels qui en ont fourni la trame : une œuvre littéraire et un disque de musique pop, à quoi il faut sans doute ajouter le petit flacon de résine que j'ai oublié de reboucher avant de sombrer...

Sans égaler la rencontre sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie, retrouver ensemble Joris-Karl Huysmans et le groupe américain des Butthole Surfers autour d'une vision « infernale » a quelque chose de sidérant. La concomitance dans la même semaine entre la lecture du récit de la « conversion » de l'écrivain décadent et l'audition de l'album « Hairway to Steven » a produit ce monstre onirique.

« FRÈRES & SŒURS, VOTRE ATTENTION, S'IL VOUS PLAÎT !  
LA VOITURE IMMATRICULÉE 1895 JK 62 GÈNE LA  
CIRCULATION À L'ENTRÉE NORD DU STADE. MERCI À SON  
PROPRIÉTAIRE DE BIEN VOULOIR FAIRE LE NÉCESSAIRE  
POUR LA DÉPLACER. »

J'entendis cette voix articulée par une corne de

brume métallique. Je vacillais au centre d'une mer de sable. Tout autour de moi, s'étagaient des gradins, noirs d'une foule bruissante et agitée. Le soleil de l'après-midi martyrisait mes yeux. La sueur coulait dans ma barbe. Je suffoquais.

« FRÈRES & SOEURS, NOUS AVONS RAPPELÉ À LA VIE LE COMPÈRE POUR LE PUNIR DE SA DUPLICITÉ EN LUI FAISANT SUBIR LE CHÂTIMENT AUQUEL IL ÉCHAPPA EN MOURANT. FRÈRES & SOEURS, NOTRE SAINT-AÎNÉ CATHOLIQUE A TRANCHÉ. »

Une rumeur circonvolutive parcourut les gradins de gredins. Mon pauvre cerveau ne comprenait plus rien. La logique se desséchait et mourait sous le soleil. Des slogans imbéciles papillonnaient : « DIEU LAVE PLUS BLANC ». « VIVEZ, ÉLIMINEZ ». Le plus monstrueux clignotait vert et rouge « PAYEZ EN DEUX FOIS ».

Le seul soulagement était la fin de mes douleurs dentaires. Mes jambes refusèrent leur service. Je m'écroulai sur le derrière. J'étais seul, au milieu de ce stade bondé, assis dans le sable, confondu par des voix tonnantes. Je me résignai.

Une voix féminine, rauque et papelarde, emplît l'atmosphère du cirque. Frissonnant, je reconnus le texte qu'elle lisait : « *Il tâcha de fixer la statue de saint Joseph, devant laquelle il se tenait, et il voulut se forcer à ne discerner qu'elle, mais ses yeux semblèrent*

*se retourner, ne plus voir qu'en dedans et des croupes ouvertes les emplirent. Ce fut une mêlée d'apparitions aux contours indécis, aux couleurs confuses, qui ne se précipitaient qu'aux endroits convoités par la séculaire infamie de l'homme. Et cela changea encore. Les formes humaines se fondirent. Il ne resta, dans d'invisibles paysages de chairs, que des marais rougis par les feux d'on ne sait quel couchant, que des marais frissonnant sous l'abri divisé des herbes. Puis le site sensuel se rétrécit encore, mais se maintint, cette fois, et ne bougea plus : et ce fut la poussée d'une flore immonde, l'épanouissement de la pâquerette des ténèbres, l'éclosion du lotus des cavernes, enfoui au fond du val.*<sup>1</sup> Un nouvel écoulement de sueur trempa ma chemise. Par l'effet d'une autre diablerie, les voix se multiplièrent en éclats cascadants, en échos tonitruants. Le ciel s'assombrit. Des traits de lumière jaillirent du sol, décrivant dans l'espace les images animées d'hallucinations horribles. Je serrai avec violence mes paupières, ajoutant la pression de mes poings à celle des muscles adducteurs. J'entendais encore les voix qui déposaient dans mes oreilles des traînées de souvenirs, des lambeaux déliquescents d'anciennes tentations. Cette maculation me rendait sourd. Enfin, une trépidation du sol me fit desserrer les poings, ouvrir les yeux et tendre l'oreille. J'étais toujours là, les autres aussi ! La crécelle d'un nouveau langage dévida ses ordures dans mes

---

<sup>1</sup> Extrait de *En Route* de J.-K. Huysmans, p 304, Plon, 1895.

conduits auditifs.

« HEURE DE LA DÉDICACE, HEURE DE LA DÉDICACE, SUR ÉPHÉMÈRE ÉPHÈME, DE LA PART DE NOTRE SAINT-AÎNÉ CATHOLIQUE POUR LE COMPÈRE, VOICI *HAIRWAY TO STEVEN*<sup>2</sup> INTERPRÉTÉ PAR NOS DÉFUNTS AMIS DU SECOND MILLÉNAIRE : LES BUTTHOLE SURFERS. »

Un ignoble vacarme dans lequel je reconnus quelques vagues éléments musicaux, envahit la piste. Les gredins des gradins se trémoussaient. Cette fois, je me plaquai les mains sur les oreilles. Mais la puissance démentielle du bruit tarauda ce malheureux rempart corporel. Malgré moi, je dus subir le hideux malaxage de mes trompes d'Eustache endolories. Le bruit s'arrêta soudain. « ÉPHÉMÈRE ÉPHÈME, C'ÉTAIT DONC LES BUTTHOLE SURFERS, DE LA PART DE NOTRE S.A.C. POUR LE COMPÈRE. »

Une interrogation lente commença à me grignoter. N'était-ce point moi ce compère foré par la voix métallique ? Je me laissai aller sur le dos, les yeux fermés. Ma nuque s'enfonça légèrement dans le sable. Pour la première fois, j'en notai l'humidité. J'essayais d'agréger mes pensées, de renouer les fils épars de mes sensations, quand, plongeant du ciel, un atroce hurlement de sirène solidifia mon corps et mon

---

<sup>2</sup> *Hairway to Steven*, par les Butthole Surfers, Blast First BFFP 29, 1988.

esprit ainsi qu'un bloc de grès. Quand la sirène se tut, j'étais anéanti.

Un murmure insistant clapotait autour de moi. Il me semblait que des milliers de serpents sifflaient aux alentours de ma tête. Pour qui étaient-ils ? « ... s ... si ... sion ... SION ... » Cette scie n'était sûrement pas celle de la Jérusalem céleste. Le susurrement s'amplifiait. « SION... vers SION... VERSION... » Le stade semblait s'ouvrir en deux. Ce que j'entendais ne provenait plus des cornes de brume métalliques. Je reconnaissais des sons humains, les voix des spectateurs présents dans l'arène qui gonflaient crescendo en un canon odieux. À ma droite, j'entendais la foule hurler : « CONVERSION... CONVERSION... », tandis que de la gauche, me parvenait, rythmiquement obscène : « PERVERSION... PERVERSION... »

Un éclair de compréhension m'illumina. J'étais percé à jour, con-verti, per-verti. C'était bien moi le *CON-PER* ! Je me relevai péniblement. La foule interrompit peu à peu, de façon spasmodique, sa psalmodie. Bientôt le silence fut total. Les respirations elles-mêmes étaient suspendues. J'eusse été incapable de prononcer le moindre mot. Mes lèvres étaient scellées.

Un grincement lent de grilles de métal succéda au silence. D'un couloir souterrain entre les tribunes, surgit un groupe de lions rugissant...